MÉMOIRE

SUR

LES EMPOISONNEMENS

PAR LES ÉMANATIONS SATURNINES;

LU A LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS, LE 10 NOVEMBRE 1826,

Par M. Ranque,

Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Orléans et des prisons, membre correspondant de l'Académie royale de Médecine de Paris, de la Société médicale d'émulation de Paris, de la Société royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans, etc., etc.; Professeur de médecine clinique à l'Hôtel-Dieu d'Orléans.

Extrait du tome VIII des Annales de la Société Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.



PARIS,

CHEZ BAILLÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1827.

FAITS CLINIQUES

SUR L'EMPOISONNEMENT PAR LE PLOMB.

Nous avons traité,

En 1820,	un potier de terre.	1
1821,	un peintre en bâtimens.	1
1822,	un plombier.	1
1823,	quatre peintres en bâtimens . .	4
	sept ouvriers travaillant à la fabrique de blanc de céruse de M. Mathieu.	7
1824,	un potier de terre.	1
	cinquante-neuf ouvriers au blanc de céruse.	59
1825,	un doreur	1
	un peintre.	1
	trente-neuf ouvriers au blanc de céruse	39
1826,	trente ouvriers au blanc de céruse	30
	Total.	145

Ces 145 malades ont été soignés soit à l'Hôtel-Dieu, soit dans leur domicile, ainsi que le constate le tableau suivant, qui contient, comme on le verra,

Le nom de chaque individu,

La profession,

Le lieu du traitement,

La date du commencement et de la fin du traitement, et le résultat du traitement.

Ce tableau nous a paru indispensable pour fournir à nos juges les documens nécessaires à leur conviction.

TABLEAU indicateur des noms, des professions des 145 individus ci-dessus relatés, des lieux où ils ont été traités, du commencement et de la fin du traitement, de la durée de ce traitement et de son résultat.

	Nom, profession	Lieu	Commencement	Fin	Durée
	En 1820.				
1.	*Verdureau*, potier de terre,	traité à l'hôt.-dieu,	le 24 févr.,	guéri le 2 mars;	6 jours de traitem
	En 1821.				
2.	*Christment*, vitrier,	barrière S.-Marc,	7 décemb.,	15 décemb.,	8 j.
	En 1822.				
3.	*Dalle*, plombier,	hôtel-dieu,	20 janvier,	26 janvier,	6 j.
	En 1823.				
4.	*Bonvallet*, peintre,	*id.*,	19 juillet,	25 juillet,	6 j.
5.	*Lesage*, cérusier (1),	*id.*,	3 novemb.,	10 novem.,	7 j.
6.	*Vaillant*, *id.*,	portereau,	15 juillet,	24 juillet,	9 j.
7.	*Laborde*, peintre,	hôtel-dieu,	17 juillet,	26 juillet,	9 j.
8.	*Bonvallet*, *id.*,	*id.*,	12 sept.,	21 sept.,	9 j.
9.	*Lemesle*, *id.*,	*id.*,	18 sept.,	27 sept.,	9 j.
10.	*Cazaquin*, cérusier,	*id.*,	7 octob.,	14 octob.,	7 j.
11.	*Maillard*, *id.*,	*id.*,	24 octob.,	1er nov.,	8 j.
12.	*Fortin*, *id.*,	*id.*,	16 octob.,	1er nov.,	16 j.
13.	*Gond* père, *id.*,	*id.*,	18 décem.,	24 déc.,	6 j.
14.	*Gond* fils, *id.*,	*id.*,	18 décem.,	23 déc.,	5 j.
	RÉCAPITULATION : 11 malades guéris en 1823.				
	En 1824.				
15.	*Gond* fille, cérusière,	hôtel-dieu,	12 janvier,	19 janvier,	7 j.
16.	*Chauveau*, cérusier,	*id.*,	4 janvier,	10 janvier,	6 j.
17.	*Lecointre*, *id.*,	*id.*,	20 janvier,	28 janvier,	8 j.
18.	*Blanche*, *id.*,	*id.*,	2 janvier,	17 janvier,	15 j.
19.	*Paris*, *id.*,	*id.*,	6 février,	13 février,	7 j.
20.	*Gransard*, *id.*,	*id.*,	17 février,	22 février,	5 j.
21	*Vaillant*, potier,	*id.*,	14 février,	19 février,	5 j.
22.	*Paris*, cérusier,	*id.*,	20 février,	28 février,	8 j.
23.	*Leclaire*, *id.*,	*id.*,	23 février,	27 février,	4 j.
24.	*Cochin* mère, *id.*,	*id.*,	15 mars,	21 mars,	6 j.
25.	*Cochin* cadette, *id.*,	*id.*,	1er mars,	5 mars,	5 j.
26.	*Jeuslin*, *id.*,	*id.*,	2 avril,	10 avril,	8 j.
27.	*Gilotin*, *id.*,	*id.*,	14 avril,	23 avril,	9 j.
28.	*Transon*, *id.*,	*id.*,	26 avril,	9 mai,	13 j.
29.	*Cochin* aînée, *id.*,	*id.*,	7 avril,	14 avril,	7 j.

(1) Nous appelons *cérusier* l'ouvrier qui a travaillé à la fabrique du blanc de céruse, carbonate de plomb.

30. *Leclerc*,	cérusier,	traité à l'hôtel-dieu,	le 22 avril,	guéri le 1er mai,	9 jours de traitem.
31. *Jeuslin*,	*id.*,	*id.*,	10 mai,	21 mai,	11 j.
32. *Paris*,	*id.*,	*id.*	20 mai,	29 mai,	9 j.
33. *Leclerc*,	*id.*,	*id.*,	2 juin,	11 juin,	9 j.
34. *Paris*,	*id.*,	*id.*,	3 juin.,	11 juin,	8 j.
35. *Lechant*,	*id.*,	*id.*,	10 juin,	15 juin,	5 j.
36. *Gond*,	*id.*,	*id.*,	11 juin,	19 juin,	8 j.
37. *Transon*,	*id.*,	*id.*,	20 juin,	25 juin,	5 j.
38. *Orgon*,	*id.*,	*id.*,	26 juin,	1er juillet,	5 j.
39. *Cochin* mère,	*id.*,	*id.*,	30 juin,	5 juillet,	5 j.
40. *Cochin* aînée,	*id.*,	*id.*,	4 juillet,	9 juillet,	5 j.
41. *Cochin* cad.,	*id.*,	*id.*,	1er juillet,	6 juillet,	5 j.
42. A. *Loup*,	*id.*,	*id.*,	5 juillet,	9 juillet,	4 j.
43. *Cochin* je.,	*id.*,	*id.*,	4 juillet,	10 juillet,	6 j.
44. *Maria*,	*id.*,	*id.*,	8 juillet,	14 juillet,	6 j.
45. *Transon*,	*id.*,	*id.*,	11 juillet,	18 juillet,	7 j.
46. *Orgon*,	*id.*,	*id.*,	20 juillet,	25 juillet,	5 j.
47. *Laurençon*,	*id.*,	*id.*,	20 juillet,	26 juillet,	6 j.
48. *Leclerc*,	*id.*,	*id.*,	26 juillet,	1er août,	5 j.
49. *Boucher*,	*id.*,	r. d'Anglet.,	15 août,	20 août,	5 j.
50. *Boucher* fe.,	*id.*,	*id.*,	20 août,	27 août,	7 j.
51. *Jolly* cad.,	*id.*,	hôtel-dieu,	19 août,	23 août,	4 j.
52. *Cochin* cad.,	*id.*,	*id.*,	11 août,	22 août,	11 j.
53. Julie *Baret*,	*id.*,	*id.*,	13 août,	23 août,	10 j.
54. *Jolly* aînée,	*id.*,	*id.*,	4 septemb.,	10 septem.,	6 j.
55. *Jolly* cadette,	*id.*,	*id.*,	19 septem.,	28 septem.	9 j.
56. *Cochin* mère,	*id.*,	*id.*,	1er sept.,	8 sept.,	7 j.
57. *Lechant*,	*id.*,	*id.*,	11 sept.	25 sept.,	14 j.
58. *Moisard*,	*id.*,	*id.*,	9 octobre,	15 octobre,	6 j.
59. *Verlet*,	*id.*,	*id.*,	9 octobre,	25 octobre,	16 j.
60. *Jolly* aînée,	*id.*,	*id.*,	10 octobre,	16 octobre,	6 j.
61. *Paris*,	*id.*,	*id.*,	26 octob.,	29 octobre,	3 j.
62. *Michou*,	*id.*,	*id.*,	29 octobre,	7 novemb.,	8 j.
63. *Boucher* fe.,	*id.*,	r. d'Anglet.,	20 octobre,	24 octobre,	4 j.
64. *Delaplace*,	*id.*,	hôtel-dieu,	3 novem.,	20 novemb.	17 j.
65. *Jolly* aînée,	*id.*,	*id.*,	8 novemb.,	12 novem.,	4 j.
66. *Veillé*,	*id.*,	*id.*,	9 novemb.,	17 novem.,	8 j.
67. *Jolly*,	*id.*,	rue Mazarine,	20 novemb.,	26 novem.,	6 j.
68. *Paris*, fe.,	*id.*,	hôtel-dieu,	21 novemb.,	29 novem.,	8 j.
69. *Thuillier*,	*id.*,	*id.*,	4 décemb.,	18 décem.,	14 j.
70. *Pollez*,	*id.*,	*id.*,	5 décemb.,	14 décem.,	9 j.
71 *Thibault*,	*id.*,	*id.*,	24 décem.,	28 décemb.,	4 j.
72. *Delaplace*,	*id.*,	*id.*,	25 décem.,	31 décem.,	6 j.
73. *Boucher*, fe.,	*id.*,	r. d'Anglet.,	1er décemb.,	4 décemb.,	3 j.
74. *Francœur*,	*id.*,	r. des Bouch.,	10 décem.,	18 décem.,	8 j.

RÉCAPITULATION : 60 malades guéris en 1824.

En 1825.

75.	*Marianne*, cérus., traitée rue des Trois-Sonnettes,	le 12 janvier,	guérie le 20 janvier,	8 jours de traitem.
76.	*Veillé* cadet, *id.*, à l'hôtel-dieu,	1er février,	4 février,	3 j.
77.	*Veillé* jeune, *id.*, *id.*,	1er février,	3 février,	2 j.
78.	*Levêque*, *id.*, *id.*,	1er février,	4 février,	3 j.
79.	*Minet*, *id.*, *id.*,	6 février,	12 février,	6 j.
80.	*Le Singe*, *id.*, *id.*,	6 février,	20 février,	14 j.
81.	*Veillé* aîné, *id*, *id.*,	28 février,	3 mars,	3 j.
82.	*Fronteau*, *id.*, marc. p. Ren.,	5 mars,	10 mars,	5 j.
83.	*Lesage*, *id.*, hôtel-dieu,	1er mars,	5 mars,	5 j.
84.	*Gobion*, doreur, *id.*,	15 mars,	19 mars,	4 j.
85.	*Joubert*, cérus., champ S-Euverte,	11 avril,	16 avril,	5 j.
86.	*Joubert*, *id.*, *id.*,	21 avril,	28 avril,	7 j.
87.	*Lesage*, *id.*, hôtel-dieu,	10 avril,	22 avril,	12 j.
88.	*Coudier* fille, *id*, r. des Bouch.,	12 avril,	17 avril,	5 j.
89.	*Coudier* fille, *id.* *id.*,	16 mai,	29 mai,	13 j.
90.	*Marie*, *id.*, r. des 4 Diam.,	18 mai,	24 mai,	6 j.
91.	*Joubert*, *id.*, r. S-Euverte,	8 mai,	12 mai,	4 j.
92.	*Veillé* mère, *id.*, r. des Bouch.,	12 mai,	14 mai,	2 j.
93.	*Laplace* mère, *id.*, r. des 3 Sonn.,	18 mai,	23 mai,	5 j.
94.	*Thomas*, *id.*, port. Tudelle,	12 mai,	18 mai,	6 j.
95.	*Boucher* père, *id.*, hôtel-Dieu,	30 mai,	7 juin,	7 j.
96.	*Loiseleur*, *id.*, *id.*,	15 juin,	25 juin,	10 j.
97.	*Coudier* mère, *id.*, r. des Bouch.	23 juin,	28 juin,	5 j.
98.	*Thuilier*, peintre, hôtel-dieu,	18 juillet,	27 juillet,	9 j.
99.	*Pinard*, cérus., port. du Coq,	23 juillet,	29 juillet,	6 j.
100.	*Boucher* fille, *id.*, r. de Meschev.,	20 juillet,	26 juillet,	6 j.
101.	*Lorion*, *id.*, port. Tudelle,	24 juillet,	27 juillet,	3 j.
102.	*Mérez* mère, *id.*, r. des Images,	22 juillet,	31 juillet,	9 j.
103.	*Geli* mère, *id.*, *id.*,	22 juillet,	27 juillet,	5 j.
104.	*Vaillant*, *id.*, port. du Coq,	18 juillet,	22 juillet,	4 j.
105.	*Vaillant*, *id.*, *id.*,	26 juillet,	29 juillet,	3 j.
106.	*Vaillant*, *id.*, *id.*,	10 août,	18 août,	8 j.
107.	*Bizot* fille, *id.*, r. S.-Euverte,	2 août,	10 août,	8 j.
108.	*Gauthier*, *id.*, Saint-Pryvé,	9 août,	15 août,	6 j.
109.	*Cochin* je., *id.*, r. Bourgneuf,	18 août,	25 août,	7 j.
110.	*Loiseleur*, *id.*, r. des Bouch.,	20 septem.,	26 septem.	6 j.
111.	*Laplace* mère, *id.*, r. des 3 Sonn.;	22 septem.	28 septem.,	6 j.
112.	*Marais*, *id.*, hôtel-dieu,	29 septem.,	9 octob.,	10 j.
113.	*Cochin* aînée, *id.*, r. Bourgneuf,	20 septem.,	30 septemb.	10 j.
114.	*Boucher*, m. *id.*, r. de Meschev.,	2 octobre,	12 octob.,	10 j.
115.	*Boucher* fille, *id.*, *id.*	23 octobre,	3 novem.,	10 j.

RÉCAPITULATION : 41 malades en 1825.

En 1826.

116.	*Finez*,	cérusier,	traité à l'hôtel-dieu,	le 11 janvier,	guéri le 30 janvier,	19 jours de traitem.
117.	*Moreau*,	*id.*,	*id.*,	28 janvier,	4 février,	7 j.
118.	*Couvrez*,	*id.*,	*id.*,	26 janvier,	6 février,	10 j.
119.	*Lorion*,	*id.*,	*id.*,	26 janvier,	4 février,	9 j.
120.	*Bizot* mère,	*id.*,	*id.*,	28 janvier,	13 février,	15 j.
121.	*Gallot*,	*id.*,	*id.*,	1er février,	25 févr.,	25 j.
122.	*Gorlet*,	*id.*,	*id.*,	19 février,	3 mars,	12 j.
123.	*Vasseur*,	*id.*,	r. Cr.-de-Bois,	25 février,	20 mars,	25 j.
124.	*Chesneau*,	*id.*,	hôtel-dieu,	21 février,	1er mars,	8 j.
125.	*Lecomte*,	*id.*, (avortement).	*id.*	21 février,	8 mars,	17 j.
126.	*Dufour*,	*id.*,	*id.*,	3 avril,	17 avril,	14 j.
127.	*Michou*,	*id.*,	*id.*,	16 mai,	19 mai,	3 j.
128.	*Vasseur*,	*id.*,	*id.*,	3 mai,	11 mai,	8 j.
129.	*Dufour*,	*id.*,	*id.*,	6 mai,	17 mai,	11 j.
130.	*Langlois*,	*id.*,	*id.*,	24 mai,	2 juin,	9 j.
131.	*Bizot* fils,	*id.*,	*id.*,	26 mai,	2 juin,	7 j.
132.	*Patu* fille,	*id.*,	*id.*,	25 mai,	2 juin,	8 j.
133.	*Hurtot*,	*id.*,	*id.*,	24 mai,	2 juin,	9 j.
134.	*Hurtot* (1),	*id.*,	*id.*,	5 juin,	1er juillet,	25 j.
135.	*Rousseau*,	*id.*,	*id.*,	27 mai,	1er juin,	5 j.
136.	*Bizot* fille,	*id.*,	*id.*,	16 juin,	25 juin,	9 j.
137.	*Fatu*,	*id.*,	*id.*,	8 juillet,	30 juillet,	22 j.
138.	*Levacher*,	*id.*,	*id.*,	6 août,	10 août,	4 j.
139.	*Louffrot*,	*id.*,	*id.*,	22 sept.,	26 septemb.,	4 j.
140.	*Belanger*,	*id.*,	*id.*,	18 juillet,	21 juillet,	3 j.
141.	*Trazy*,	*id.*,	*id.*,	30 septem.,	3 octobre,	4 j.
142.	*Delaplace*,	*id.*,	*id.*,	6 octobre,	23 octobre,	17 j.
143.	*Trazy*,	*id.*,	*id.*,	5 octobre,	15 octob.,	10 j.
144.	*Pillet*,	*id.*,	*id.*,	20 septem.,	31 sept.,	11 j.
145.	*Hurtot*,	*id.*,	*id.*,	24 octobre,	27 octob.,	3 j.

RÉCAPITULATION : 30 malades guéris en 1826.

(1) Cette fille Hurtot, le lendemain de sa sortie de l'hôtel-dieu, est retournée à la fabrique ; deux jours après elle a été atteinte de nouveau de la colique.

EXPOSÉ GÉNÉRAL

DES SYMPTOMES

PRÉSENTÉS PAR LES 145 MALADES DÉSIGNÉS DANS LE TABLEAU PRÉCÉDENT.

Parmi les malades désignés dans le tableau qui précède, il n'en est pas un seul qui, au moment où il venait réclamer nos soins, ne fût atteint de vomissemens plus ou moins fréquens, plus ou moins fatigans.

Les matières rejetées étaient le plus souvent les alimens et les boissons que contenait l'estomac, mêlés à une bile tantôt jaune, tantôt verte, tantôt bleuâtre, et à quelques mucosités mousseuses.

Ces vomissemens avaient été précédés de dégoût, de nausées, d'une salivation légère, de rêves pénibles.

Tous, sans aucune exception, se plaignaient de douleurs déchirantes dans l'intérieur de l'abdomen, qu'ils rapportaient la plupart à l'ombilic, aux hypocondres, à l'épigastre, aux lombes, et quelques-uns aux fosses iliaques. Ces douleurs, rares dans le début, se rapprochaient

d'autant plus que l'époque de l'empoisonnement était plus ancienne. Elles étaient plus vives la nuit que le jour.

Ces douleurs abdominales se réunissaient, chez l'infiniment plus grand nombre de malades, à des céphalalgies violentes, des douleurs aux genoux, aux mollets, aux malléoles, à la plante des pieds et dans la profondeur des cuisses, qui alternaient avec les souffrances du ventre, et qui, sans être aussi vives qu'elles, n'en étaient pas moins intolérables.

Quelques sujets seulement ressentaient des douleurs aux coudes, aux poignets et à l'épaule.

La défécation était arrêtée depuis le développement des coliques sur la presque universalité des individus; quelques efforts qu'ils fissent, quelques besoins qu'ils en ressentissent, ils ne pouvaient remplir cette fonction. Le petit nombre de ceux chez qui elle avait lieu ne rendaient que des fèces extrêmement dures, arrondies, et sous la forme de crottes de chèvre. Sur nos 145 malades, deux seuls avaient une légère diarrhée.

Chez le plus grand nombre des sujets, les urines étaient abondantes, aqueuses, et sortaient sans douleur; elles étaient rouges, peu abondantes, douloureuses au passage chez quelques-uns. Un seul était atteint d'incontinence d'urine.

Malgré les vomissemens effrayans, malgré les douleurs atroces du ventre et de la tête, les parois abdominales n'offraient, ainsi que les tégumens du crâne, qu'une caloricité normale; le ventre offrait bien chez quelques sujets des bosselures inégales, mais il n'était point uniformément tendu; il était à peu près insensible aux pressions les plus fortes sur les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos sujets. Chez aucun on ne sentait le battement du tronc cœliaque, ni des artères gastroépiploïques; le battement des temporales était faible, la bouche était fraîche, la langue était humectée, sa surface était nette, plate, sans aucune rougeur, sans fissures, sans saburre ni développement exagéré des papilles.

Les gencives, non rouges, non saignantes, offraient, dans leur portion interdentaire, une teinte bleuâtre, analogue à celle qui se remarque chez les scorbutiques. Les malades n'avaient aucun besoin de boire, à l'exception des n°s 25, 19, 34 et 61.

Le pouls était plus habituellement au-dessous de sa fréquence normale; le nombre ordinaire des pulsations par minute était de 58 à 64 chez les adultes.

La peau était fraîche chez tous, à l'exception de six individus qui l'avaient un peu sèche et chaude, et chez lesquels le pouls était un

peu accéléré. Mais ces sujets étaient sans soif et sans sécheresse de la langue, sans insensibilité du ventre au toucher, et sans aucune affection cérébrale.

Le dégoût le plus absolu pour toute espèce de nourriture était un symptôme qu'offraient tous les malades indistinctement.

La teinte de la peau était blanche, un peu paillée chez presque tous les sujets. Cette teinte était plus prononcée, plus intense pendant les paroxysmes des douleurs ; elle se développait plus promptement chez ceux qui avaient subi plusieurs empoisonnemens par le plomb.

Le *facies* avait cette expression de souffrance qu'on retrouve dans toutes les douleurs abdominales apyrétiques et vives qui se prolongent, expression qu'il suffit d'avoir observée une fois pour ne jamais la méconnaître.

Les yeux, les muscles faciaux, les ailes du nez, affectés sympathiquement, faisaient subir au caractère habituel de la physionomie une modification qui le changeait entièrement.

Le moral était aussi profondément altéré que la physionomie. Les malades du caractère le plus gai, le plus indifférent, le plus impassible, ne pouvaient s'empêcher de concevoir les plus grandes inquiétudes sur leur existence ; ceux qui étaient atteints pour la première fois

étaient plongés dans le plus violent désespoir.

En résumé, le dégoût le plus absolu, des vomissemens continuels, des douleurs abdominales déchirantes, atroces, se renouvelant sans cesse avec des douleurs aux lombes, aux membres, à la tête, une insomnie absolue, la défécation rare ou plutôt impossible, des urines claires, aqueuses et plus fréquentes, des urines rouges et rares, rendues avec douleur, la teinte de la peau paillée, l'altération profonde du caractère de la physionomie, le moral livré au désespoir, et cependant la caloricité, la circulation dans l'état physiologique, descendant souvent au-dessous de cet état, tels étaient les symptômes que nous observions à quelques nuances près, à leur arrivée, sur tous les malades désignés dans le tableau précédent, et dont, à l'exception de quelques peintres en bâtimens, d'un potier de terre, d'un plombier et d'un doreur, tous étaient des ouvriers employés aux fabriques de blanc de céruse (sous carbonaté de plomb) établies depuis cinq ans à Saint-Pryvé et à Saint-Marceau, et dirigées par MM. Mathieu et Mouvet.

Ces symptômes étant exclusivement à nos yeux l'expression fidèle d'un état morbide spécial de la portion du système nerveux qui se distribue à l'estomac, au tube intestinal, au foie, aux reins, et de celle qui est propre aux membres

et aux tégumens de la tête, état morbide auquel ne participait en rien le système vasculaire sanguin ; ces symptômes, disons-nous, ont été combattus par une nouvelle méthode de traitement dont nous allons donner connaissance.

NOUVELLE MÉTHODE DE TRAITEMENT.

Elle se compose d'épithèmes qu'on applique sur le ventre et les lombes, d'un liniment avec lequel on frictionne les parties douloureuses, d'un lavement et d'une potion.

Formulaire de l'épithème abdominal.

Diachylum gommé.	1 once 1/2.
Masse d'emplâtre ciguë.	1 once 1/2.
Thériaque.	1/2 once.
Camphre en poudre.	1 gros.
Soufre en poudre.	1/2 gros.

Faites amalgame du tout à feu doux.

Etendez sur une peau ou sur un linge de la grandeur suffisante pour couvrir l'abdomen entier, à partir de l'épigastre inclusivement, et des hypocondres jusqu'à un pouce du pénil. Faites un épithème. Avant de l'appliquer faites-le chauffer, puis couvrez-en la surface du mélange suivant :

Tartrite antimonié de potasse.	1 gros 1/2.
Camphre en poudre.	1 gros.
Fleur de soufre.	1/2 gros.

Prenez garde, en appliquant l'épithème, que les poudres ne s'en détachent et ne restent sur quelque partie de la peau autre que le ventre.

Epithème lombaire.

Masse emplastique de l'épithème abdominal, étendez sur une peau ou sur un linge de grandeur suffisante pour couvrir les lombes en entier, à partir de l'avant-dernière vertèbre dorsale, saupoudrez-en la surface avec deux gros de camphre seulement.

Liniment antinévropathique.

Eau distillée de laurier cerise	2 onces.
Ether sulfurique	1 once.
Extrait de belladonne bien préparé. . .	2 scrupules.

Mélangez, agitez le vase avant de vous servir du liniment.

Lavement antinévropathique.

Teinture éthérée de feuilles de belladonne (1).	20 gouttes.
Huile d'olives ou d'amandes douces. . .	4 onces.
ou décoction de graine de lin froide. .	1 setier.

Potion antinévropathique.

Eau de tilleul.	2 onces
Teinte éthérée de belladonne.	20 gouttes.
Sirop d'orgeat.	1/2 once.

---

(1) L'éther, mis en digestion quelque temps sur la poudre de belladonne, enlève à cette plante sa propriété vénéneuse, et lui en donne une sédative.

Nous remplaçons quelquefois cette potion par le mélange suivant :

Teinte éthérée de belladonne. . . 6 gouttes.
Sirop d'orgeat. . . . . 1 cuillerée à café.

Mêlez pour une dose.

Cette préparation de la belladonne ne se trouvant dans aucune pharmacopée, nous croyons convenable de faire connaître la formule que nous avons donnée pour l'obtenir.

Poudre de feuilles de belladonne. . . . 1 once.
Ether sulfurique de 66^d. . . . . . . 3 onces.

Laissez macérer trois jours.

Cataplasme antinévropathique.

Cataplasme de farine de graine de lin, assez grand pour couvrir le ventre; saupoudrez la surface avant l'application avec le mélange destiné à l'épithème abdominal.

c. a. d. tartr. antim. de potasse. . . . . 1 gros 1/2.
Camphre en poudre. . . . . 1 gros.
Fleur de soufre. . . . . 1/2 gros.

MODE D'APPLICATION SUIVI.

Premier jour.

Demi-bain d'une demi-heure (1); au sortir du bain, application sur le ventre de l'épithème

(1) Les malades traités chez eux n'ayant pu se procurer un demi-bain, et néanmoins ayant guéri aussi promptement, nous réservons maintenant ce moyen pour ceux chez lesquels nous trouvons le ventre sensible au toucher.

abdominal, et sur les lombes de l'épithème lombaire; le tout maintenu avec un bandage de corps.

Friction sur les parties douloureuses, soit au front, aux tempes, à la nuque ou aux membres, trois fois par jour, avec le liniment. La dose pour chaque friction d'une à deux cuillerées à bouche; lavement antinévropathique aux sujets constipés, un ou deux par jour, suivant l'intensité de la douleur et la durée de la constipation; potion antinévropathique par cuillerées à bouche dans les crises violentes des douleurs (1); pour boissons, eau d'orge gommée, eau de chiendent gommée, petit-lait émulsionné, données en très-petite quantité; diète absolue.

2me *jour.*

Mêmes frictions sur les parties douloureuses; même lavement répété le soir chez ceux qui n'avaient point eu de selles; même potion chez les sujets qu'elle avait calmés; cessation de cette potion chez les autres; même sévérité de régime.

3me *jour.*

On a laissé l'épithème lombaire, attendu qu'il ne produit pas d'éruption.

---

(1) Nous n'avons commencé à donner cette potion qu'en 1825; nous la continuons à tous ceux qu'elle calme; nous la retranchons à ceux qui n'en éprouvent point un soulagement immédiat.

On a ôté l'épithème abdominal à tous ceux qui n'éprouvaient plus de coliques. On l'a remplacé par des flanelles trempées dans une décoction émolliente chaude. Les malades qui n'avaient plus la colique, et qui demandaient des alimens, recevaient un peu de lait ou une panade maigre ; on continuait néanmoins les frictions sur toutes les régions douloureuses, ainsi que le lavement, chez ceux qui n'avaient point encore eu de garderobes.

A l'égard des sujets qui n'éprouvaient encore qu'un très-faible soulagement, on s'assurait si l'épithème abdominal avait produit un peu de rougeur ; dans ce cas on le laissait ; s'il n'y avait aucune marque d'action de l'épithème sur les parois abdominales, on le remplaçait aussitôt par un nouveau que l'on rendait plus actif en portant à deux gros la dose du tartre stibié. On continuait la potion, le lavement et les frictions. Les boissons étaient les mêmes, et le régime alimentaire aussi sévère.

4[me] *jour.*

Si les douleurs étaient calmées, on enlevait l'épithème abdominal et l'épithème lombaire : on continuait encore le lavement et les frictions, dans le cas où il n'y avait pas eu de garderobes, et où les douleurs des membres existaient encore.

Quand les douleurs avaient beaucoup diminué, on laissait encore l'épithème abdominal jusqu'au lendemain, à moins que le malade n'en souffrît beaucoup.

Quand elles persistaient au même degré, chose infiniment rare, on reconnaissait, en levant l'épithème abdominal, qu'il ne s'était produit ni rougeur ni pustules ; il fallait alors appliquer trois ou quatre ventouses scarifiées sur le ventre, et faire une troisième application d'épithème sur le ventre, en doublant la dose du tartre stibié ; on n'était obligé d'en venir à ces moyens énergiques que chez quelques individus à peau inerte.

On continuait les frictions à ceux qui ressentaient encore des douleurs aux membres, ainsi que les lavemens à ceux qui n'avaient point eu de selles ou qui en avaient eu de très-dures.

Les individus qui demandaient à manger et qui n'avaient point été incommodés de leur nourriture de la veille, étaient mis à une portion un peu plus forte.

Ceux qui ne recouvraient pas leur appétit, et qui étaient délivrés de leurs douleurs abdominales, prenaient une infusion légère de camomille ou de chenopodium bothrys, coupée avec du lait ; on leur permettait pour nourriture un peu de bouillon gras également coupé avec du lait.

5me *jour et suivans.*

Les pustules développées sur le ventre excitaient chez quelques malades une irritation externe, passagère, qu'il fallait cependant modérer; le pansement s'en faisait avec un mélange de cérat et d'onguent rosat, étendu sur des feuilles de poirée dont on recouvrait les pustules. Quand elles se creusaient et quand elles offraient des bords inégaux, on ajoutait un peu de baume geneviève au cérat. Si les douleurs des genoux, des mollets ou de la plante des pieds survivaient aux souffrances abdominales, alors il fallait remplacer le liniment par l'épithème stibié, et appliquer celui-ci sur toutes les parties où se faisait sentir la douleur; plusieurs individus, en pleine convalescence, ont été atteints de nouvelles coliques, en tout semblables à celles dont ils venaient d'être guéris, quoique ces coliques n'eussent pour cause que des alimens pris en trop grande quantité; nous faisions alors appliquer les épithèmes sur le ventre et les lombes, et le plus souvent elles étaient combattues en trois jours.

On augmentait progressivement la nourriture, suivant le retour des fonctions digestives à leur état normal.

En résumé, quand il n'y avait plus de coliques, qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas d'érup-

tion sur le ventre, nous faisions enlever les épithèmes. Le but était rempli.

Quand les coliques persévéraient sans qu'il y eût d'éruption, nous faisions appliquer de nouveaux épithèmes, jusqu'à ce que nous en eussions obtenu; quand les coliques continuaient, quoiqu'il se fût développé des pustules, ce qui n'est arrivé que deux fois sur nos 145 malades, nous renoncions aux épithèmes, et nous nous contentions de la potion, du liniment, des lavemens et du régime : ces moyens prolongés quelque temps ont suffi dans ces deux cas.

Nous combattions les douleurs des membres par le liniment pendant cinq à six jours; lorsqu'elles persistaient après ce temps, nous couvrions de l'épithème stibié les parties souffrantes ou les régions voisines de ces parties.

Nous augmentions progressivement la quantité des alimens, suivant l'énergie des forces digestives. Les premiers alimens étaient du lait coupé, puis du lait pur et mêlé à des fécules; enfin des œufs et d'autres nourritures faciles à digérer.

Sur quelques sujets seulement atteints de constipation rebelle à nos lavemens, nous avons eu recours à l'huile de ricin, comme purgatif doux, et nous nous en sommes félicité.

RÉSULTAT DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE TRAITEMENT QUI VIENT D'ÊTRE DÉCRITE.

Premier jour.

Dès le soir même du premier jour de l'emploi des divers moyens qui constituent la nouvelle méthode de traitement, commencement d'allégement, vomissemens un peu moins fréquens.

2me *jour.*

Vomissemens entièrement calmés sur la presque universalité des malades, quelqu'effrayans qu'eussent été et leur fréquence et leur intensité ; teinte des matières rejetées devenant jaune à mesure que les vomissemens se calmaient.

Facies un peu moins grippé, expression de la douleur moins profonde, désespoir moindre.

Intervalles plus grands entre les accès des coliques ; douleurs moins déchirantes, n'affectant plus l'hypocondre droit, bien moins l'épigastre ; bornées à l'ombilic chez la plupart, et aux fosses iliaques chez quelques-uns.

Douleurs de la tête un peu diminuées; douleurs des membres à peu près au même degré; urines moins abondantes chez les sujets chez lesquels elles étaient aqueuses ; moins rouges chez ceux qui la rendaient ainsi colorée.

Défécation non encore rétablie ; sommeil nul

pour le plus grand nombre; pouls un peu moins lent; même caloricité; même dégoût des alimens, à l'exception de trois sujets qui ont de l'appétit.

3me *jour*.

Douleurs du ventre bien moins vives, beaucoup plus rares chez les sujets sur lesquels il s'était manifesté de la rougeur à la surface de l'abdomen, sous la forme de pustules miliaires.

Douleurs, membres et tête, plus tolérables; *facies* plus calme, présentant l'expression de l'espérance; urine plus colorée chez ceux qui l'avaient aqueuse, moins rouge chez les autres. Défécation obtenue chez le plus grand nombre, sous la forme de fèces très-dures, ovillées, avec un soulagement inexprimable, et sous forme diarrhéique chez quelques malades; nulle encore chez quatre sujets; sommeil de plusieurs heures chez la plupart des malades, de quelques instans chez d'autres; rêves pendant le sommeil moins effrayans; pouls et calorique cutané de même nuance que la veille; besoin d'alimens sans appétit.

Les malades chez lesquels nous ne trouvions encore aucune diminution dans les douleurs du ventre, étaient ceux sur lesquels l'épithème abdominal n'avait excité aucune sensation, et n'avait déterminé aucune rougeur. Les vomissemens seuls étaient combattus.

4me *jour.*

Diminution plus considérable que la veille des douleurs abdominales internes; chaleur vive des tégumens du ventre ; accroissement en largeur et en hauteur des pustules de l'abdomen, forme varioloïde de ces pustules, teinte violacée des plus grosses ; douleurs des membres et de la tête moindres que la veille; fèces moins dures, moins ovillées ; sommeil plus long; joie peinte sur la figure ; pouls plus fréquent ; calorique plus développé, sans qu'il y ait pyrexie. Besoin plus pressant d'alimens, avec un peu d'appétit ; telles ont été les améliorations que ressentaient tous ceux (et c'est la très-grande majorité) chez lesquels l'épithème abdominal avait impressionné les parois abdominales.

Dix de nos malades se sont trouvés très-soulagés à cette époque, sans qu'il y ait eu aucune apparence extérieure d'action topique de l'épithème.

Ceux auxquels on avait été obligé de faire une seconde application de l'épithème éprouvèrent pour la plupart de l'adoucissement dans leurs souffrances ; c'était encore ceux chez lesquels l'épithème abdominal commençait à produire quelque effet sur les tégumens.

5me *jour.*

Affaissement des pustules, diminution de

l'irritation qu'elles avaient produite; commencement de leur dessiccation; gencives encore bleuâtres; cessation de douleurs abdominales internes chez le plus grand nombre des malades; continuation de ces douleurs, mais à un degré moindre chez ceux à qui on avait fait une seconde application d'épithèmes.

Persévérance des douleurs des membres et de la tête, malgré la cessation des coliques sur la plupart de nos sujets.

Ventre peu libre chez l'universalité des individus.

Commencement d'appétit chez la grande majorité.

6me *jour et suivans.*

Diminution progressive des symptômes qui persistent encore; retour progressif des fonctions à leur état normal, prompt chez les ouvriers atteints pour la première fois, et d'autant moins prompt chez les autres, qu'ils avaient été plus souvent empoisonnés par le plomb.

Nulle rechute chez nos malades, si ce n'est sur dix individus qui s'étaient fait apporter de la nourriture du dehors, et qui, traités par la même méthode, se virent bientôt délivrés de leurs coliques.

Ces dix faits de coliques produites par l'excès d'alimens, et cependant offrant des symptômes

en tout semblables à ceux qu'avaient déterminés les émanations saturnines, et guéris très-promptement par le traitement que nous appliquions aux affections saturnines, nous ont déterminé à l'employer chez des personnes atteintes de coliques nerveuses extrêmement intenses, de choléra-morbus, de vomissemens chroniques sans altération organique et sans fièvre.

Les avantages que nous avons obtenus de cette application, et qui feront le sujet d'un mémoire particulier, nous ont prouvé que les coliques apyrétiques, tous les vomissemens, tous les choléra-morbus *non inflammatoires*, quelle que fût la cause qui les eût produits, pouvaient très-bien être combattus avec succès par une même méthode de traitement.

RÉSUMÉ

DU RÉSULTAT DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE TRAITEMENT MISE EN USAGE.

Cent quarante-cinq malades ont été traités par cette nouvelle méthode; cent quarante-cinq ont été complètement guéris.

On nous permettra de faire remarquer, par anticipation, que, pendant le traitement, nous n'avons vu se développer sur aucun de nos malades aucune de ces affections qui sont désignées

comme des fièvres essentielles; que nous n'avons eu à traiter chez aucun d'eux ni encéphalite, ni péripneumonie, ni gastrite, ni gastroentérite, ni hépatite, enfin aucune de ces affections qui sont signalées comme des complications très-fréquentes des empoisonnemens par le plomb.

Seulement nous avons vu la variole se développer dans nos salles, sur une de nos femmes, à la fin de son traitement (la femme Grelet, n° 117). Cette maladie était alors épidémique, et ne pouvait en rien dépendre du traitement.

On voudra bien considérer qu'aucun de nos 145 malades n'a été atteint de paralysie, ni pendant le traitement ni après.

On nous permettra de faire connaître le bon état des fonctions de nos 145 malades à l'époque de leur guérison, bon état qui se conçoit aisément en pensant qu'aucun de ces malades n'avait pu être épuisé par les sangsues, ni irrité à l'intérieur par des émétiques, des purgatifs, ou par l'opium à haute dose, puisqu'aucun de ces moyens ne constitue notre thérapeutique, et puisque cette thérapeutique, quand elle produit de l'irritation, n'en détermine qu'à l'extérieur et d'une manière passagère ; puisqu'enfin cette irritation externe a constamment fait cesser l'irritation interne.

On nous permettra enfin de faire observer que les sujets chez lesquels nous avions à craindre qu'il n'y eût un commencement de phlegmasie dans l'appareil digestif, n'en ont pas moins été très-promptement guéris, quoique traités de la même manière que ceux qui ne présentaient pas ces phénomènes qu'on pourrait appeler phlegmasoïdes, et que ces guérisons prouvent d'une manière péremptoire l'influence éminemment sédative de notre méthode.

Nous croyons devoir terminer ce résumé des résultats de notre thérapeutique, par un tableau synoptique qui permettra de voir réunis le nombre des guérisons, et la durée du traitement qu'a exigée chacune de ces guérisons.

Tableau de la durée du traitement.

Nous avons obtenu la guérison

En 2 jours,	de 2 malades.
En 3	de 10.
En 4	de 12.
En 5	de 21.
En 6	de 21.
En 7	de 13.
En 8	de 17.
En 9	de 17.
En 10	de 8.
En 11	de 4.

En 12	de 2.
En 13	de 2.
En 14	de 4.
En 15	de 2.
En 16	de 2.
En 17	de 3.
En 19	de 1.
En 22	de 1.
En 25	de 3.
Total...	145.

Ces résultats, ayant été obtenus dans les années 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, 1825, 1826, ont, ce nous semble, quelque droit à fixer l'attention des praticiens qui avec raison exigent que le temps vienne sanctionner les méthodes nouvelles.

Inductions tirées des faits et des observations qui précèdent.

Si on a égard au nombre des individus inscrits dans le tableau précédent, si on médite avec attention, si on apprécie avec justesse les symptômes qu'ont offerts ces individus ;

Si on réfléchit sur le caractère spécial de la thérapeutique qui leur a été appliquée ;

Si enfin on tient compte des résultats qui ont été obtenus de cette thérapeutique pendant six ans consécutifs, il est difficile de penser qu'on ne

puisse pas tirer de ces diverses considérations, des inductions qui fixent d'une manière positive et rigoureuse le caractère des affections dont ces individus ont été atteints, l'appareil qui en a été le siége primitif et secondaire, et la médication qui leur est le plus appropriée.

Les symptômes qu'ont présentés les 145 sujets désignés dans le tableau sont-ils des symptômes caractéristiques d'une affection phegmasique, ou ne décèlent-ils qu'une affection névralgique?

Telle est la question à résoudre, question des plus importantes pour la science, en raison du grand nombre de points de doctrine non moins importans qui s'y attachent, question qui divise encore aujourd'hui le monde médical, et qui, nous osons en concevoir l'espérance, ne doit plus rester indécise.

Dans toutes les écoles, dans toutes les doctrines, n'est-on pas convenu de ne donner le nom de phlegmasie qu'aux affections où l'on verrait prédominer soit les signes incontestables d'une suractivité notable dans les vaisseaux sanguins qui se distribuent aux parties que l'on dit phlegmasiées, soit les effets sensibles d'un développement plus grand de calorique, non-seulement dans ces parties et dans celles qui les avoisinent, mais encore dans des régions qui en sont souvent éloignées. L'expérience n'a-t-elle pas fait connaître aussi

qu'on pouvait mesurer le degré d'intensité de la phlegmasie par l'étendue de cette sur-activité du système vasculaire sanguin, et l'étendue des surfaces où s'est développé ce calorique exubérant, ainsi que par le caractère de l'impression que produit ce calorique.

La phlegmasie s'exprime donc à nos sens et ne peut s'exprimer que par l'un ou l'autre ou la réunion de ces trois phénomènes :

Plus grand développement de calorique que dans l'état normal, soit local, soit général ; caractère désagréable de ce calorique au toucher; suractivité des contractions et du mouvement de l'appareil vasculaire sanguin, soit locale, soit universelle.

Dès lors, dans toutes les affections où nous ne pourrons retrouver réunis l'un ou l'autre de ces trois phénomènes que nous venons de désigner, nous sommes en droit d'affirmer qu'il n'existe rien dans ce cas qui indique le caractère phlegmasique, puiqu'alors la calorification et la circulation sanguine sont dans leur état normal.

On trouve à peu près la même unanimité dans la manière d'envisager et de reconnaître les maladies qu'on appelle nervales.

Dans toutes les doctrines on leur donne pour caractère pathognomonique :

L'exaltation de la sensibilité jusqu'à la douleur la plus atroce et la plus intolérable, l'affaiblisse-

ment jusqu'à la syncope, la contraction permanente ou passagère des fibres musculaires, enfin le trouble notable non-seulement des fonctions auxquelles les parties de l'arbre nerveux qui sont atteintes, mais le trouble également sensible d'un plus ou moins grand nombre d'autres fonctions qui sont également sous la dépendance de l'appareil nerval, à l'exception des fonctions de l'appareil vasculaire sanguin, qui, dans ces maladies, restent dans l'intégrité physiologique.

Ainsi les affections nerveuses, c'est-à-dire celles qui ont leur siége exclusif sur l'appareil nerval, ou en d'autres termes plus rigoureux, les modifications imprimées aux fonctions de l'appareil nerval, ne s'expriment, ne se peignent à nos sens, ou ne peuvent s'exprimer et se peindre à nos sens qu'avec ce double phénomène réuni : *trouble des fonctions de l'appareil nerval plus ou moins étendu, plus ou moins intense, et simultanément état régulier des fonctions de l'appareil vasculaire sanguin.*

Dès lors, dans tous les cas pathologiques où nous verrons l'appareil sanguin s'éloigner quelque temps de son état normal, et offrir une suractivité plus ou moins considérable, ce trouble, cet état morbide du système vasculaire, fussent-ils réunis aux troubles qui caractérisent le mieux les affections du système nerval, suffisent à nos yeux pour

nous donner le droit d'affirmer que ces cas ne doivent pas être considérés comme des affections exclusivement nervales, mais bien comme une réunion de névropathies et de phlegmasies.

Les principes que nous venons de poser nous semblent incontestables, puisqu'ils sont avoués, professés dans toutes les écoles, dans toutes les doctrines, et reconnus pour tels par l'unanimité des praticiens.

Faisons l'application de ces principes aux cas que nous avons exposés, et qui font l'objet de notre mémoire.

Chez nos malades, pouvons-nous croire à l'existence d'une phlegmasie, lorsqu'à l'exception de six individus le système vasculaire sanguin, au lieu de présenter cette exubérance d'action qui lui est propre dans ce genre d'affections, et qui le caractérise éminemment, est resté chez tous les autres au-dessous de son activité normale, du moins dans les artères que nos sens peuvent explorer, et ne s'est élevé chez les individus qui sont cités comme exception qu'à une fréquence un peu plus considérable que dans l'état physiologique ?

Lorsqu'enfin la chaleur naturelle, qui, comme nous l'avons dit, d'après notre expérience et celle de tous les praticiens, est souvent augmentée et souvent exagérée dans la plus faible phlegmasie

n'a présenté une légère modification en plus dans son intensité que sur les individus dont il vient d'être parlé ?

Peut-on, doit-on regarder comme signes réels de phlegmasie des viscères abdominaux, tels que l'estomac, les intestins, le foie, ces douleurs déchirantes de l'intérieur de l'abdomen et des lombes, ces vomissemens presque continuels des ingesta, mêlés à une bile plus ou moins altérée dans sa couleur, qui ont lieu chez la presqu'universalité de nos malades, sans augmentation de sensibilité et de calorique aux parois abdominales, sans battement plus fort et plus fréquent soit du tronc cœliaque ou des gastro-épiploïques et de la coronaire stomachique, sans soif, sans le plus petit changement de la surface de la langue ; enfin, sans la manifestation d'aucun des signes que nous sommes convenu de considérer comme caractéristiques d'une fièvre même symptômatique.

Serait-on autorisé à admettre la phlegmasie des gros intestins, en raison de la douleur que détermine le besoin de la défécation et l'impossibilité de satisfaire à cette fonction, quand une expérience journalière nous démontre que la diarrhée est au contraire l'effet des phlegmasies de cette portion intestinale, et quand à l'absence de ce symptôme se réunissent l'absence de la fièvre et de la chaleur exubérante ?

Pourrait-on croire qu'il ait y eu phlegmasie cérébrale ou meningo-cérébrale chez nos malades qui ont éprouvé des céphalalgies intolérables, et par le seul fait de ces céphalalgies, lorsque dans d'autres circonstances nous regardons ce symptôme comme nerval (ainsi que cela a lieu à l'égard de la migraine), et surtout lorsque nos malades n'ont offert aucune altération des fonctions attribuées au cerveau, lorsque leurs temporales n'avaient pas des battemens plus fréquens, lorsque les tégumens de la tête n'étaient pas plus chauds que dans l'état physiologique ; enfin, lorsque les yeux n'étaient pas plus sensibles à la lumière que dans l'état sain, et leurs vaisseaux pas plus injectés qu'à l'ordinaire.

Serait-il rationnel de penser que les douleurs intolérables qu'éprouvent les malades à la plante des pieds, dans les mollets, dans les genoux, dans la profondeur des muscles de la cuisse, dans le coude, le dos et les lombes, fussent l'effet de phlegmasies de ces parties, quand la peau qui les recouvre et les tissus sous-cutanés n'offrent aucune altération perceptible à nos sens ; quand les régions douloureuses ne présentent pas la moindre augmentation de calorique, quand les vaisseaux qui parcourent ces régions semblent plutôt oblitérés que plus développés ? Pourrions-nous les regarder comme l'effet sympathique d'une

phlegmasie abdominale, lorsque nous venons de démontrer que cette maladie n'existait pas chez nos sujets?

Aucun des symptômes présentés par nos malades n'était donc l'indicateur d'une phlegmasie, en les appréciant tous d'après les principes que nous venons de rappeler, principes avoués par tout ce qu'il y a de sage, d'éclairé, d'impartial parmi les praticiens.

S'il pouvait y avoir quelque doute à ce sujet, il ne pourrait concerner que les individus chez qui nous avons observé un peu de fréquence dans le pouls et un développement plus considérable de calorique; et nous le disons ici par anticipation, ce doute ne serait-il pas levé par le fait de la guérison de ces individus, obtenue par le même traitement que celui mis en usage pour les autres qui n'avaient pas offert ces symptômes?

La justesse et la certitude de notre appréciation seméiologique sont démontrées par le raisonnement.

Prouvons qu'elles le sont aussi par la nature et le résultat du traitement qui a été employé.

Quant à la nature du traitement, demandons à quelle classe d'agens thérapeutiques appartient notre masse emplastique, composée de tous les élemens qui constituent l'emplâtre de ciguë, de diachylum gommé, et la thériaque.

Dans quelle classe rangerons-nous le camphre, l'extrait de belladonne, et sa préparation éthérée nouvellement introduite par nous dans la matière médicale ?

Toutes ces substances ne sont-elles pas exclusivement affectées au traitement des affections nervales ; ne sont-elles pas réputées contraires aux affections inflammatoires, et propres à les aggraver ?

Personne ne peut contester la certitude de cette proposition, que professent d'ailleurs les classiques indistinctement.

Le soufre, et surtout le tartre stibié, sont les seules substances qui n'ont pas encore été classées parmi les moyens destinés à combattre les affections nervales ; cependant, appliquées à l'extérieur, elles méritent, surtout le tartrite antimonié de potasse, d'être inscrites dans cette importante famille de médicamens : témoins les heureux effets obtenus avant nous par Autenrieth dans la coqueluche, effets auxquels nous devons la pensée de l'application de cette substance concurremment avec d'autres, aux maladies produites par le plomb, et depuis plusieurs années aux coliques nerveuses (1), au choléra-morbus, au tétanos non traumatique, à l'épilepsie que nous

(1) Tout nous fait présumer que notre méthode serait appliquée avec succès à la colique de Madrid.

croyons pouvoir appeler abdominale, ainsi qu'à la catalepsie et l'aliénation mentale des femmes nouvellement accouchées, affections toutes essentiellement nervales dans le principe.

Si toutes ces substances, prises et considérées isolément, jouissent incontestablement d'une propriété anti-névropathique, la réunion que nous en avons faite n'a pu la leur enlever ; nous avons au contraire quelque droit de penser qu'elle leur imprime une nouvelle énergie, et qu'elle agrandit beaucoup la sphère de leur influence dans les maladies vraiment nervales, et ayant leur siége sur l'appareil nerveux abdominal.

Ainsi il est bien démontré que notre méthode de traitement n'est point antiphlogistique, antiphlegmasique, mais bien certainement antinévropathique.

Quant au résultat du traitement employé, quel a été celui que nous avons obtenu de notre méthode?

La guérison prompte de cent quarante-cinq malades, nombre égal à celui qui a été soumis à cette méthode.

Quel a été le résultat de l'emploi des sangsues sur l'abdomen? un peu d'adoucissement dans les souffrances, point de guérison, et l'obligation de revenir à l'emploi de notre méthode.

Ainsi, d'une part, inefficacité des sangsues, c'est-à-dire du traitement antiphlogistique;

De l'autre, succès complet d'un traitement antinévropathique.

D'après ces faits, peut-on s'empêcher de conclure que les 145 malades n'étaient pas atteints de phlegmasies, même de celles qu'on voudrait rattacher à cette classe de maladies sous le nom de phlegmasie à nuance légère, mais bien de névropathies.

Si, comme nous en sommes bien convaincu, nous ne nous sommes point égaré dans l'appréciation du caractère des affections que nous avons eues à traiter chez nos 145 malades, pas même chez les six individus dont il est fait mention; si nous avons prouvé qu'elles étaient des névropathies, nous ne pouvons pas être moins heureux dans la détermination du siége qu'affectaient ces névropathies.

S'il est vrai, s'il est incontestable aujourd'hui, ainsi que le professent les plus grands physiologistes de notre époque, les Cuvier, les Duméril, les Chaussier, les Bichat, les Portal, les Magendie, les Richerand, les Broussais, les Béclard, les Lobstein, les Meckel, les Blainville, les Geoffroy de Saint-Hilaire, les Ch. Bell et les Tiédemann, s'il est vrai, disons-nous, qu'il n'est pas une fonction dans l'économie qui ne soit sous la direction

suprême du système innervateur; s'il est incontestable que l'intégrité de toutes les fonctions, leur altération, leur perversion, leur anéantissement même, tiennent à l'état sain ou morbide de ce système, n'est-on pas obligé de convenir que la plus légère modification qu'éprouvent ces fonctions dépend toujours et exclusivement (du moins en ce qui concerne les maladies qui ne sont pas l'effet de causes vulnérantes et mécaniques) des modifications qui ont été imprimées aux fonctions de l'appareil de l'innervation.

S'il est aussi incontestable que les maladies ne sont rien autre chose que l'effet des lésions des fonctions, et que cette lésion des fonctions a toujours pour cause primordiale la lésion de l'innervation, ne doit-on pas reconnaître qu'en définitive et désormais les maladies ne devraient plus être considérées comme l'effet des affections ou des membranes, ou des vaisseaux, ou des glandes, ou des muscles, mais bien comme l'effet de la lésion de la portion du système nerveux qui se rend aux vaisseaux, aux membranes, aux glandes, aux muscles, qu'on pense être malades, qu'on déclare être malades, et professer ouvertement cette doctrine éminemment physiologique, éminemment simple, éminemment positive, que le siége primordial des maladies, quelles qu'elles soient, ne peut être placé que dans la portion de

l'appareil innervateur, correspondant et présidant aux fonctions lésées.

Ainsi, dans les affections qui nous occupent, au lieu de regarder les vomissemens, les douleurs intestinales, les obstacles à la défécation, les souffrances des membres et de la tête, comme l'effet de l'état morbide de la membrane musculeuse gastro-intestinale, ou bien comme l'effet de l'état pathologique du système musculaire intestinal, pensée que repousse, ce nous semble, une physiologie éclairée et positive, il est plus dans les principes de cette science de remonter à la cause efficiente de ces phénomènes, et de n'y voir que des lésions graves des fonctions des rameaux nerveux qui dirigent les actes du foie, de l'estomac, du duodénum et des muscles abdominaux. Toute autre manière d'interpréter ces phénomènes nous paraît en opposition avec l'état actuel de la science. En effet, qu'est aux yeux d'un physiologiste impartial une membrane muqueuse? Est-elle autre chose qu'un tissu inerte, insensible par soi-même, une trame destinée seulement à loger, à soutenir soit les follicules glanduleux qui versent incessamment à leur surface un fluide muqueux, soit les dernières ramifications des vaisseaux et des nerfs?

Mais ces vaisseaux, mais ces glandes, de qui tiennent-ils leurs facultés, leurs propriétés, si

ce n'est de ces extrémités nervales qui viennent leur apporter l'innervation, c'est-à-dire la vie?

Enlevez *ces extrémités nervales* à ces vaisseaux, à ces glandes, bientôt plus de sécrétion, plus de circulation : les glandes et les vaisseaux rentrent dans une inertie absolue, et cependant leur configuration est restée la même.

La présidence suprême du système innervateur à toutes les fonctions, dogme incontestable en physiologie, oblige donc à regarder ce système comme le siége primitif de toutes les affections.

Ainsi, en résumé, et pour être conséquent à nos principes et à ceux de nos maîtres, nous placerons le siége primitif des affections dont ont été atteints nos malades, dans les portions du pneumo-gastrique et du trisplanchnique qui se distribuent à l'estomac et au tube intestinal, au foie, aux reins et à la vessie, portions dont l'état morbide entraînerait la lésion des fonctions de l'estomac, des intestins, du foie, de l'appareil urinaire; et le siége secondaire dans les portions du système cérébro-spinal, appartenant soit aux membres douloureux soit aux tégumens de la tête.

Après avoir fixé le caractère et le siége des symptômes que nous ont offerts nos malades, il ne nous reste plus, pour compléter le travail

que nous nous sommes imposé, qu'à rechercher si les résultats que nous avons obtenus des nouveaux moyens que nous avons mis en usage pour les combattre, présentent le plus grand nombre des avantages qu'on doit désirer dans une méthode de traitement.

Mais quels sont ces avantages qu'on exige d'une bonne méthode de traitement?

Ne consistent-ils pas dans la possibilité de faire cesser une maladie chez le plus grand nombre de sujets qui en sont atteints?

Dans le plus court espace de temps?

Avec les moyens les plus faciles à appliquer, les moins désagréables, les moins propres à faire naître, par leur propre action sur l'économie, des affections nouvelles qui ajoutent au danger de la première, soit en prolongeant sa durée, soit en affectant d'autres viscères plus importans que les premiers affectés?

Si telles sont les conditions qu'avec raison on impose aux meilleures méthodes de traitement, nous aimons à nous flatter qu'on les trouvera remplies dans celle que nous avons appliquée à nos malades.

En effet, si on jette les yeux sur le tableau des résultats que nous avons obtenus, on y verra que sur les 145 malades qui ont été soumis à notre méthode, 145 ont été guéris.

On y verra que la guérison a été obtenue sur 129 dans l'espace de deux à douze jours;

Que les 18 restans ont été guéris dans l'intervalle de treize à vingt-cinq jours seulement.

Nous ferons remarquer que parmi les 18 se trouvaient les individus sur qui nous avions employé vainement les sangsues dans le principe, ceux qui avaient eu des rechutes par indigestion, et qui se trouvaient avoir été plusieurs fois empoisonnés.

On y verra que les vomissemens, quelque effrayans et quelque intenses qu'ils eussent été, cessaient dès le lendemain du commencement de notre traitement;

Que les douleurs atroces du bas-ventre commençaient à diminuer le second jour et disparaissaient ensuite par degrés, chez le plus grand nombre de nos malades, du quatrième au sixième jour; que ces symptômes, pendant le reste du traitement, *n'ont, en aucun cas, été remplacés par d'autres*;

On y verra que nous n'avons observé aucune de ces complications graves qu'on retrouve si fréquemment dans l'histoire des affections saturnines traitées par la méthode des purgatifs énergiques, des émétiques et des opiacés à haute dose, complication qu'on nous peint tantôt sous la forme de ces fièvres dites essen-

tielles, tantôt avec les caractères tranchés d'une phlegmasie du cerveau, des poumons, du foie, de l'estomac ou des intestins; complication qu'on ne peut raisonnablement attribuer qu'à l'action trop violente des émétiques, des purgatifs ou de l'opium sur des organes qui recelaient déjà probablement des germes de phlegmasies, ou qui étaient déjà phlegmasiés, *puisque ces complications ne se sont développées sur aucun de nos malades pendant l'emploi de notre thérapeutique*, quelque délicat qu'ait pu être leur tempérament, et en quelque état qu'aient pu se trouver les viscères d'un aussi grand nombre d'individus soumis au même traitement.

Si enfin on veut se rappeler que notre traitement n'exige que des épithèmes, des linimens et des lavemens sédatifs; qu'au lieu de tisanes dégoûtantes et irritantes il n'en est prescrit que d'agréables et adoucissantes, on ne peut, ce nous semble, se refuser à croire que notre méthode, appliquée *au groupe des symptômes que nous avons précisés dans notre tableau seméiologique*, ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'efficacité, de la promptitude de guérison, de l'*innocuité*, soit pendant son emploi, soit après, et sous le rapport de la facilité de l'emploi.

CONCLUSION.

Des faits qui ont été exposés, des tableaux qui ont été présentés, des réflexions qui y ont été jointes, des inductions qui en ont été tirées, il résulte incontestablement, du moins à nos yeux :

Que les empoisonnemens par le plomb, qui auront pour symptômes principaux des vomissemens, des douleurs plus ou moins atroces des intestins, des membres et de la tête, une difficulté insurmontable de la défécation, des urines aqueuses et abondantes et quelquefois rouges, *sans qu'il y ait accélération notable du pouls, et augmentation de calorique*, ou autrement, sans qu'il y ait pyrexie,

Ont leur siége, non sur la muqueuse gastro-intestinale, non sur l'appareil musculaire du tube intestinal, mais bien sur l'une ou l'autre des portions du pneumo-gastrique et du trisplanchnique abdominal, et sur la portion du système nerveux cérébro-spinal réparti aux membres affectés ou aux tégumens de la tête ;

Que les affections qui sont la suite de ces empoisonnemens ne sont point des phlegmasies, mais bien des névropathies ;

Que le groupe des symptômes relatés plus

haut ne cède point à l'emploi des sangsues même nombreuses et souvent répétées ;

Qu'ainsi la méthode antiphlogistique ne convient pas à cette nuance d'affections saturnines;

Que ce même groupe de symptômes ayant été combattu heureusement et sans aucune interruption depuis six ans par une nouvelle méthode de traitement qui, sans avoir les inconvéniens et le danger des traitemens par les drastiques et les opiacés à haute dose, en a offert tous les avantages, sous le rapport de la certitude et de la promptitude de la guérison, les praticiens, amis de l'humanité et intéressés aux progrès de la science, doivent se faire un devoir d'en faire eux-mêmes l'application, afin de l'adopter si les résultats qu'ils en obtiendront sont conformes aux nôtres, et la laisser dans l'oubli s'ils leur sont opposés.

Qu'il nous soit permis, en terminant ce mémoire, d'inviter ceux de nos honorables confrères qui nous estimeraient assez pour vouloir bien répéter les essais que nous sollicitons de leur zèle pour les intérêts de la société, à se rappeler que si la méthode de traitement que nous venons de faire connaître a été appliquée avec un succès universel aux cas d'empoisonnemens que nous avons relatés, *il en est*, ainsi que nous le prouverons dans un mémoire ultérieur, *où elle ne doit jamais être*

mise en usage ; tels sont les empoisonnemens que nous appelons inflammatoires, où elle doit être remplacée par les sangsues en grand nombre, soit à l'abdomen, soit à l'anus, et dans lesquels nous avons obtenu de la méthode hirudinale un succès aussi universel que celui que nous avons obtenu de notre méthode dans les empoisonnemens exclusivement névropathiques, bornés à l'appareil digestif ;

Qu'il en est d'autres qui, indépendamment des affections des viscères abdominaux, présentent les altérations les plus formidables des organes des sens, du cerveau, de la moëlle épinière, altérations qu'on pourrait appeler foudroyantes en certains cas, tant elles sont rapides dans les désastres qu'elles causent ;

Que dans cette nuance terrible les résultats que nous avons obtenus de l'emploi de notre méthode n'ont pas été aussi complètement satisfaisans que dans la nuance d'empoisonnemens où il n'y avait d'intéressées que les fonctions de l'appareil digestif et de quelques rameaux subalternes, distribués aux membres ou à la surface de la tête.

Et quoique dans cette dernière nuance nos avantages aient de beaucoup dépassé nos pertes, nous ne devons pas dissimuler ces dernières, d'abord afin qu'on ne soit pas surpris des revers qu'on pourrait éprouver dans l'application de

notre méthode à cette nuance particulière, mais surtout afin d'exciter l'émulation des praticiens, et de leur faire sentir la nécessité de *rechercher contre ce degré effrayant* de *nouveaux moyens plus puissans, plus promptement énergiques que ceux dont on fait un emploi journalier;* plus prompts, plus énergiques que ceux dont nous faisons nous-même usage.

Puissent nos vœux être entendus de tous les amis de l'humanité!

Puisse bientôt la science avoir à se féliciter de la découverte importante que nous implorons pour ces cas heureusement peu fréquens!

ORLÉANS. IMPRIMERIE DE DANICOURT-HUET.